D'un *no u-Turn* en sciences de l'information et de la communication

Le genre : théorie, études ou point de vue ?

About No U-turn in Information and Communication Sciences. Gender: Theory, Studies or Point of view?

Isabelle Gavillet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/353>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.353

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 177-190

ISBN : 978-2-8143-0003-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Isabelle Gavillet, « D'un *no u-Turn* en sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication* [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 22 septembre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/353> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.353

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

D'un no u-Turn en sciences de l'information et de la communication

Le genre : théorie, études ou point de vue ?

About No U-turn in Information and Communication Sciences. Gender: Theory, Studies or Point of view?

Isabelle Gavillet

- 1 La série d'« Échanges » initiée dans *Questions de communication* pourrait bien susciter la réflexion et nous renseigner au-delà de la thématique du genre telle qu'elle est appréhendée par les premiers contributeurs. Elle invite à questionner les attendus disciplinaires d'un *Gender Turn* – dans les sciences de l'information et de la communication (sic) notamment – que certaines appellent de leurs vœux (Coulomb-Gully, 2009). La contribution que je souhaite apporter à cet « état de l'art » paraîtra sans doute iconoclaste à celles qui investissent remarquablement leur savoir et leur expérience dans un domaine qu'elles estiment innovant et nécessaire : les études de genre. La recherche est ainsi faite : conviction, compromis, adhésion et contestation s'articulent à grand renfort de théories, méthodes et – surtout – argumentation. La lecture de chacun des articles publiés dans cette livraison peut ainsi faire osciller leur réception de l'admiration à la consternation. Les terrains sont variés, les enquêtes fouillées, les méthodes pointilleuses et les approches théoriques aussi piquantes que pertinentes. On peut certainement prendre du plaisir à lire ces papiers, y apprendre beaucoup et élargir, grâce à chacune des rédactrices, son horizon scientifique tant empirique, que théorique ou méthodologique. Pourtant, je ne suis pas convaincue de l'opportunité d'un *Gender Turn* dans nos disciplines. Alors pourquoi, puisque tout est brillamment agencé ici pour me faire adhérer à cette nécessité ?
- 2 Pour tenter de répondre à ce paradoxe, je ferai état d'un certain nombre d'objections, dont l'enjeu sera de déplacer le regard sur le genre. Selon le principe de cette rubrique, je m'inscrirai dans l'échange, non pas en présentant les résultats d'une étude en cours mais

en discutant la position des collègues engagées sur ce sujet à partir de mes orientations de recherche. L'objet qui a accompagné mon parcours dans le champ académique des sciences humaines et sociales (SHS) n'est pas la femme mais les homosexualités et, plus spécifiquement, les constructions de leurs représentations dans les espaces sociaux, médiatiques et/ou scientifiques.

- 3 Lors d'une thèse, soutenue en 2002, je montrais, à contre-pied du sens commun, que les représentations télévisuelles liées aux sexualités dites *périphériques* sont à interpréter davantage comme les effets d'une normalisation des pratiques et conduites jugées déviantes, que dans les termes d'une acceptation de ces sexualités par la société et les professionnels de télévision. Cette hypothèse se nourrissait d'un montage théorique élaboré au milieu des années 90 : le dispositif de sexualité de Michel Foucault (1976), la domination masculine de Pierre Bourdieu (1990, 1998), la temporalité cyclique de Bruno Latour (1991) et la logique du pseudo-événement de Daniel. J. Boorstin (1961). Tous ces travaux invitent, selon moi, à une réhistoricisation de certaines de nos conceptions tant en matière de pouvoir et de contrôle que de temporalité et d'actualité¹. Mon approche ne revendique aucune appartenance à une théorie féministe ou post-féministe, *queer* ou *gender*. Les représentations sociales et télévisuelles des homosexualités sont appréhendées en tant qu'objet – et non finalité – destiné à nourrir la réflexion pluridisciplinaire sur la construction des questions de société, notamment (mais pas exclusivement) dans le champ de la sexualité.
- 4 Ce type d'analyses déborde vers des problématiques liées à la posture et la position du chercheur, à la filiation de ses emprunts théoriques, à sa perception d'une temporalité relative à l'objet étudié et, plus globalement, aux dispositifs de pouvoir induits par le jeu des catégories génériques, quelles qu'elles soient. Il est vrai que les homosexualités ont cet « avantage » sur le sexe, dans les études de genres (sexué et sexuel), que l'analyse de leurs représentations tire initialement et nécessairement vers la distinction et la déconstruction des identités biologiques de sexe (homme vs femme), sexuelles (homosexualité vs hétérosexualité) et culturelles (masculin vs féminin). Cette recherche en lien avec le genre sexuel m'a permis, en l'occurrence, de réfléchir à deux types de problématiques : l'engouement de la dernière décennie pour le genre ainsi que les appropriations possibles de cette notion en SIC (Gavillet, 2005) et l'usage du constructivisme dans les SIC (Gavillet, 2004b). Je tenterai de montrer la complémentarité que ces approches inopportunément disjointes, à mon sens, dans les travaux récents. Ma contribution entend relativiser et tenter de réhistoriciser certains des apports théoriques revendiqués par les partisans d'un champ – un domaine, une discipline – de recherche autonome sur le genre. Elle se veut une invite à un recul critique vis-à-vis des usages d'un « concept », le genre, quelquefois peut-être, galvaudé et dépouillé de sa visée opératoire pour devenir un modèle de « prêt-à-penser », celui des études de l'oppression des femmes par les hommes.
- 5 Dans la première partie, il s'agira de mesurer l'articulation entre les modèles théoriques convoqués, exposés ou esquissés par la plupart des chercheuses ayant contribué à la première livraison des « Échanges » sur le genre et la portée effective des résultats de leurs travaux. L'enjeu étant ici de soulever une question pour le moins insolente par rapport au consensus observé par ces dernières en termes de percée épistémologique : l'apport théorique du concept de genre, pressenti par les auteurs, ne tendrait-il pas à s'effacer au profit d'études de cas sur les rapports sociaux de sexes, d'études de femmes ? Autrement dit : qu'est-ce que le genre, ainsi posé – en tant que notion, synonyme de

femme –, apporterait aux SIC ? Dans une seconde partie, j'affinerai la distinction proposée entre objet ou concept en me fondant sur des études tendant à affirmer la dimension heuristique du genre dans l'analyse de situations de pouvoir. Le genre y sera entendu comme ou outil stratégique, un instrument permettant de neutraliser, voire de contrôler les effets de sexe, rejoignant en cela les propositions d'Erving Goffman sur l'ordre structurel et l'ordre interactionnel (Zaidman, 2002 ; Goffman, 1977).

Études de genre et études de femmes. Pour quelle plus-value en SIC ?

- 6 D'emblée, la composition de cette livraison suggère une différenciation marquée entre approches théoriques et études de cas. Si Marlène Coulomb-Gully (2009 : 221-245) s'essaie à une cartographie des études de genre en SIC, Marie-Josée Bertini (2009 : 155-173), dans la même discipline, et Françoise Thébaud (2009 : 221-245), historienne, s'inscrivent plus frontalement dans la problématique du genre. Les contributions de Béatrice Damian-Gaillard, Cégolène Frisque et Eugénie Saitta (2009 : 175-201), de Catherine Gravet (2009 : 203-220) et Marie-Ève Thérénty (2009 : 247-260) relèvent, quant à elles, des études de cas et de l'approche empirique. Si le cadrage théorique du genre développé par une minorité de contributrices laisse entrevoir une réactualisation productive de nos pratiques de recherche, les études de cas proposées dans la même livraison n'en illustrent pas la portée et les potentialités. En outre, la question fondamentale de recherche incarnée par le genre, à la fois théorisée, étudiée et illustrée par chacune de nos collègues, ne semble pas pouvoir, vouloir ou devoir s'abstraire d'une même quête : la reconnaissance de la différence inhérente d'aptitudes intellectuelles et professionnelles de « La femme ». On ne peut que déplorer le fait que tant d'érudition n'aboutisse finalement qu'à des résultats tendant à ratifier les conditions de domination des hommes sur les femmes tout en réinscrivant ces dernières dans une nature biologique éternelle. Regretter que le terme « genre » soit finalement empoigné dans une acception rhétorique proche d'une esthétique scientifique de « femme » ou de « sexe ». Car se faire l'écho des contraintes de genre revient à vider le concept genre de son fondement heuristique. En effet, à bien y regarder, aucune des chercheuses ne tente de dégager les femmes d'un supposé destin en posant autrement sa question de recherche. Il est vrai et provisoirement rassurant de constater que Françoise Thébaud (2009 : 239) envisage le genre en tant qu'il serait une catégorie, une variable parmi d'autres : « Confronté à d'autres catégories d'analyse comme la classe sociale mais aussi l'appartenance nationale ou religieuse, le groupe d'âge, la "race" ou l'orientation sexuelle, le genre invite enfin à réfléchir aux différences entre femmes ». Mais fait-elle usage de cette proposition épistémologique dans son appréhension du genre en tant qu'objet ? Pas dans cette revue en tout cas. Et aussitôt, la concession, toute relative soit-elle, d'être contredite par Marie-Josée Bertini (2009 : 156-157) : « Dans cette optique, le Genre n'est plus une simple variable, un critère d'analyse parmi d'autres, mais il bénéficie d'une pleine reconnaissance comme force structurante de la réalité sociale et politique. Par conséquent, il s'agit de prendre systématiquement en compte les besoins spécifiques des femmes et des hommes dans l'évaluation de toute situation quelle qu'elle soit, et ce avant toute intervention concrète. Cherchant à intégrer l'égalité des chances entre les femmes et les hommes dans l'ensemble des politiques et actions communautaires, le *Gender Mainstream* trouve ses applications dans les domaines de l'économie, de l'éducation, de la formation, de la

communication et de l'information, mais aussi de la politique, du développement, de la santé, du travail, pour ne citer qu'eux. Il exprime une prise de conscience institutionnelle et internationale qui doit beaucoup, si ce n'est tout, aux travaux anglo-saxons sur le Genre dont il constitue l'un des effets pratiques les plus considérables ».

- 7 Exemplaires d'une pensée scolastique en voie d'institutionnalisation, ces travaux invitent malheureusement à penser que ce qui compte avant tout en matière de recherche universitaire, c'est le sexe... pourvu qu'il soit féminin. Car si, dans la série des concessions, on accepte aussi la prévalence du genre sur la condition des hommes, aucune de nos collègues, dans les présentes contributions, ne juge utile ou nécessaire de s'emparer de la question du masculin. Ne serait-ce que pour dégager « La femme » de sa condition exclusive de victime tout autant que d'intelligence supérieure occulte et occultée. Mais peu importe, après tout, les prouesses respectives des sexes étudiés. À travers le genre, c'est à une révolution copernicienne des pratiques de la recherche que nous invite cette première livraison des « Échanges ». Quelle serait donc la plus-value du genre pour nos disciplines ?
- 8 Le genre, explique-t-on ici, est le fruit de constructions sociales et culturelles : « Enfin, au-delà de l'affirmation de la nécessité de l'ouverture à "la pensée du genre" ou d'une réflexion sur "la spécificité de genre", il s'agit pour nous de cerner les constructions donnant des contenus historiquement et socialement situés aux catégories de genre, dans toute leur diversité, selon les époques, les sociétés mais aussi selon les individus, et leur rapport au genre » (Damian-Gaillard, Frisque, Saitta : 176). Mais encore : « Le Genre n'existe pas : il tient tout entier dans le mouvement des acteurs pour le faire (et le défaire), dans leurs interactions communicationnelles et sociales. Par ailleurs, le Genre ne saurait être exécuté une fois pour toutes : les représentations sociales et culturelles se soutiennent des représentations du Genre, au sens dramaturgique du terme (Goffman, 1959) » (Bertini, 2009 : 167). Et surtout : « Inscrit dans un partage entre nature et culture et dans une perspective constructiviste, le genre dit d'abord que la condition et l'identité des femmes ne se comprend que dans la relation aux hommes et qu'elles sont le résultat d'une construction sociale et culturelle dans un contexte donné : "la femme" n'existe pas – sauf dans l'imaginaire des hommes ou... des femmes – et la tâche de l'histoire est de comprendre l'évolution des systèmes de genre, ensembles de rôles sociaux sexués et systèmes de représentation définissant le masculin et le féminin » (Thébaud, 2009 : 238).
- 9 Il existe donc des rapports sociaux de sexe socialement et culturellement datés. La réalité sociale, effectivement, comme l'expliquent Peter L. Berger et Thomas Luckmann (1966 : 10), n'existe pas en dehors de notre propre volonté. Bien sûr, comme le soulignent les théoriciens de la sociologie de la connaissance, « toute connaissance [étant] développée, transmise et maintenue par des situations sociales », le chercheur se doit d'analyser les rapports à l'intérieur desquels celle-ci apparaît. Dans les années 60, aux États-Unis, on cherchait à comprendre pourquoi la réalité sociale nous apparaissait comme évidente alors qu'elle était le fruit de constructions historiques. Les travaux américains de Peter L. Berger et Thomas Luckmann se mêlent à nos raisonnements français au point d'en oublier aujourd'hui la substance. Influencés par Georges H. Mead et l'école de l'interactionnisme symbolique, Peter L. Berger et Thomas Luckmann présupposent donc un phénomène d'intériorisation de la réalité sociale. De Max Weber et Émile Durkheim, les auteurs retiennent que la société possède une dimension artificielle objective construite par le biais d'une activité qui exprime un sens subjectif. La réalité sociale est ainsi initialement déterminée par le caractère duel de la société en termes d'artificialité

objective et de signification subjective. Une lecture plus poussée des filiations théoriques de nos modèles anglo-saxons révèle encore que l'Autrichien Alfred Schütz influençât les théories constructivistes de nos auteurs américains ; Alfred Schütz se fondant lui-même sur ses pairs européens (les Allemands Max Weber – contemporain de Georg Simmel² et du Français Émile Durkheim –, Edmund Husserl et le Français Henri Bergson).

- 10 Plus proche de nous, Pierre Bourdieu, également inspiré par la sociologie de Max Weber et celle d'Émile Durkheim, développe en France le constructivisme-structuraliste (Bonnevitz, 2002 ; Bourdieu 1980, 1987, 2002 ; Bourdieu, Wacquant, 1992) :

« Si j'avais à caractériser mon travail en deux mots [...], je parlerais de *constructivist structuralism* ou de *structuralist constructivism*, en prenant le mot "structuralisme" en un sens très différent de celui que lui donne la tradition saussurienne ou lévi-straussienne. Par "structuralisme" ou "structuraliste", je veux dire qu'il existe dans le monde social lui-même, et pas seulement dans les systèmes symboliques, langages, mythes etc., des structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par "constructivisme", je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception de pensée et d'action [...] et d'autre part des structures sociales » (Bourdieu, 1987 : 147).

- 11 Erving Goffman, influencé par la sociologie d'Émile Durkheim et celle de Georg Simmel, fonde aux États-Unis, l'interactionnisme symbolique, où « l'observation des scènes de face à face publics dans la vie quotidienne lui permet de promouvoir la situation d'interaction comme nouvel objet de la sociologie » (Zaidman, 2002). Sur les questions de déconstruction, je pense encore évidemment à Michel Foucault qui, à travers la théorie du pouvoir et le concept de dispositif – dispositif de pouvoir d'abord (1975), et dispositif de sexualité ensuite (1976, 1977) –, a fourni à la communauté universitaire internationale des outils fondamentaux pour penser les objets relatifs à la norme et au contrôle social (Defert, Ewald, 2001).

- 12 Les théories et concepts pour penser les relations sociales de pouvoir et de domination en France, y compris au sein des SIC, ne naissent donc pas avec le genre, comme certaines voudraient le penser, et qui plus est au moment de la traduction, en 2005, de *Trouble dans le genre* de Judith Butler (1990). Pas plus que les travaux français sur le genre ne pèchent par une absence de références théoriques hexagonales pour s'emparer de ces questions. Certains travaux américains sont certes remarquables, ils s'inspirent notamment de la *French Theory*, incarnée, entre autres auteurs, par Michel Foucault, Gilles Deleuze et Jacques Derrida. Comme le souligne Marie-Hélène Bourcier, les travaux américains se nourrissent de théories françaises pour les prolonger dans une visée radicale politique, forme sous laquelle elles sont réintroduites en France par le courant *Queer* :

« À cela, il faut ajouter un malentendu instructif : les Américains ont pris dans ce qu'ils ont appelé la *French Theory*, après avoir inventé le *French Feminism*, ce qu'il leur fallait pour asseoir leur peur ou leur critique de la politique des identités aux États-Unis en piochant dans la critique de l'identité gaie selon Foucault (lui-même placard plutôt qu'anti-identitaire au sens américain du terme). Le *French Queer*, assez « américain » de ce point de vue, a fait exactement l'inverse. Il a utilisé le potentiel identitaire constructiviste de la théorie *queer* de manière identitaire post-identitaire pour rompre avec le formalisme structuraliste, la paralysie politique (pour ne pas parler des politiques sexuelles) dans laquelle Derrida, Lacan et Foucault avaient plongé les gais et les lesbiennes depuis les années 80, mais aussi pour lutter contre l'universalisme et le républicanisme français abstraits et anti-identitaires » (Bourcier, in : Andrieu, 2008 : 10).

- 13 De même peut-on lire dans la présentation de l'article de Jérôme Vidal (2006 : 229) sur la réception de *Trouble dans le genre* en France :
- « Cet ouvrage, qui propose une généalogie du genre et sollicite des auteurs comme Beauvoir, Wittig, Irigaray, Foucault, Lacan, Derrida ou Kristeva pour penser les rapports entre sexe et genre, est donc parvenu au lectorat français "en différé" et après la traduction de plusieurs ouvrages postérieurs de son auteure. Ce délai même – auquel Judith Butler s'attendait – pose la question de la réception spécifique de ses travaux en France, alors même que la philosophe s'appuie largement sur ce qu'on appelle aux États-Unis la "french theory" ».
- 14 S'agissant à présent du masculin et du féminin et des implications sociales de ces catégories de genre, nous avons tous – chercheurs sur ces questions – une représentation plus ou moins précise des ramifications historiques de ces constructions sociales. La formation des genres sexués (Beauvoir, 1949 ; Héritier, 1996, 2002), leur bivalence et leurs constructions dans la transaction (Mead, 1949 ; Goffman, 1977 ; Bourdieu, 1991, 1998), la complexité et l'indétermination des formes de sexualité (Godelier, 1982, 2005) ont déjà été analysées et théorisées par maints auteurs majeurs.
- 15 Ces quelques lignes ne prétendent pas restituer l'ensemble des filiations et affiliations qui ont concouru à l'élaboration et aux usages du concept de genre. Pour le moins, elles permettent de montrer que, en matière de *Turn*, ni un objet nouveau n'éclaire un courant, ni un courant nouveau n'éclaire un objet. Dans la perspective de la fondation d'un champ de recherche ou d'une discipline, quels sont alors, en 2009, les apports scientifiques inédits du genre ? Le genre suppose une déconstruction, il appelle la réflexivité et suppose l'analyse des stratégies de pouvoir, nous disent les initiateurs d'un paradigme théorique du genre dans la précédente livraison de *Questions de communication*. Trois principes que nous reconnaissons cependant comme étant déjà aux fondements d'un courant théorique : le constructivisme, lui-même empreint des courants théoriques qui dès le XIX^e siècle constituent les prolégomènes des études sur les rapports sociaux de sexe. Le genre apporte-t-il donc réellement une plus-value dans nos disciplines et pourquoi ne pas s'inscrire, plutôt, dans un courant théorique éprouvé pour analyser un objet devenu commun, la femme ? Les travaux sur les hommes, même s'ils restent marginaux, ne manquent pas non plus dans le paradigme des rapports sociaux de sexe (Mosse, 1999, Welzer-Lang, 2000). Alors, pourquoi ne pas renverser le questionnement et interroger, peut-être, une tentative de domination féminine ?
- 16 Nos collègues participeraient-elles, malgré elles, à transformer le dispositif de sexualité (Foucault, 1976), un dispositif de contrôle social – fondé sur la classe, l'économie, la sexualité, les caractéristiques biologiques, les institutions, etc. – en un dispositif de genre, fondé sur la féminité ? Michel Foucault (1976 : 123), qui analysait les relations de pouvoir comme étant à la fois intentionnelles et non subjectives, évoquait en effet, dans un régime pouvoir-savoir, « de[s] grandes stratégies anonymes, presque muettes, qui coordonnent des tactiques loquaces dont les "inventeurs" ou les responsables sont souvent sans hypocrisie ».

Le genre : objet ou concept ?

- 17 Selon que le chercheur se place du côté de l'objet (sexe, femme) – ce qui est le cas de nos collègues participant à la précédente livraison des « Échanges » sur le genre dans *Questions de communication* – ou du concept (genre), il ne produira pas le même type de

résultats. D'un côté la femme (objet) : l'analyse des conditions de domination des femmes ; de l'autre, le genre (concept) : l'analyse des conditions de leur émancipation, voire domination. La division terminologique établie par Erving Goffman entre l'ordre structurel et l'ordre interactionnel (Zaidman, 2002 : 12). semble pertinente pour distinguer ce qui relève des études de femmes et du concept de genre. Les études de femmes participent, selon moi, de la reconduction des présupposés de l'oppression des femmes (ordre structurel), le concept de genre met en jeu des potentialités libératrices – voire dominatrices – à travers ses usages dans l'interaction (ordre interactionnel). Les partisans ou activistes des études *Queer* en France ont bien compris et saisi cette possibilité offerte par le genre conceptualisé. Elles radicalisent cependant cette posture dans une visée politique par l'inscription sur le corps (le leur) de la labilité du genre (Bourcier, 2001, 2005). Le genre est performance, il traverse l'hexis corporelle et se cristallise dans l'expérience sexuelle hors norme. Si Marie-Hélène Bourcier est capable d'une objectivation absolue, en distinguant les émotions et la logique pratique, politique, je ne partage pas les attendus de sa posture. À la performance ostensible de l'hexis, je substituerai plus volontiers la discrétion surnoise de l'*ethos*. Si le genre, concept, est synonyme de liberté ou de domination, il est forcément synonyme d'intelligence et de stratégie. C'est dans cette perspective que je voyais le genre dans un article consacré aux femmes en politique :

« Plutôt que d'opposer une misandrie à une misogynie – la domination du principe masculin sur le féminin et son vis-à-vis –, il sera question ici de penser l'idée plus globale d'une domination du principe de virilité, donc de pouvoir, sur le masculin autant que sur le féminin qui sont seulement des catégories pour classer les sexes biologiques. En politique, la féminité et le genre sexué pourraient bien prendre les allures de positions stratégiques. Interroger des discours sur le corps et la beauté nous permettra dès lors d'éclairer des tactiques, des instruments d'expression d'un mécanisme plus vaste de domination où les relations seraient mobiles et transitoires plutôt que figées et masculinisées » (Gavillet, 2005 : 22).

- 18 Je posais l'hypothèse d'une part d'un intérêt des chercheuses à reproduire l'idée élémentaire de l'oppression des femmes en me fondant sur le courant constructiviste et sur le concept *même* élaboré par Richard Dawkins, et je supposais, d'autre part, que le genre était un concept qui permettait la neutralisation des catégories de sexe et de sexualité. Je m'appuyais, pour défendre cette hypothèse, à la fois sur des expériences publiées de femmes politiques et/ou franc-maçonnaises et sur un entretien que j'avais conduit auprès de Françoise Gaspard. Je me permets de reproduire ici un passage de cet article qui élucidera mon appropriation du concept ethnologique :

« Sur la question de la propagation d'une idée élémentaire, le concept de *même* fondé par Richard Dawkins (2003 : 257-272) sur une analogie d'ordre structurel avec le gène nous semble éclairant. Considérant par exemple le *même* "Dieu", le chercheur estime que la valeur de survie de cette idée provient de son fort attrait psychologique. Selon ses termes, "Il fournit une réponse superficiellement plausible à des questions profondes et troublantes sur l'existence" (*ibid.* : 262). L'idée du feu de l'enfer, selon Richard Dawkins, se perpétue d'elle-même à cause de sa simplicité et de son impact psychologique important : "Les biologistes ont l'habitude de chercher des avantages au niveau du gène [...]. Ce que nous n'avons pas encore pris en compte, c'est qu'une caractéristique culturelle ait pu évoluer d'une certaine manière parce qu'elle y a trouvé son avantage" (*ibid.* : 270). Un "*même-idée* pourrait être défini comme une entité capable d'être transmise d'un cerveau à un autre. Le même de la théorie de Darwin forme donc la base essentielle de l'idée commune à tous les cerveaux qui comprennent la théorie. Les différences résidant dans la façon dont les gens se représentent la théorie, ne font alors, par définition, pas partie du

mème" (*ibid.* : 266). Dans la logique de l'ethnologue, un *mème* qui serait une idée scientifique verrait sa reproduction dépendre de la façon dont il serait jugé acceptable par les scientifiques. Sur la foi de ces considérations, il est possible d'envisager que le *mème* domination masculine trouve un avantage dans la réplique de sa forme la plus élémentaire dans le champ scientifique, parce qu'elle répondrait de façon superficielle à des questions existentielles compliquées. Plutôt que d'imaginer les linéaments complexes d'une théorie fondée sur des rapports de pouvoir compliqués, l'idée *mème* de la domination masculine offre l'avantage de l'explication à moindres frais » (Gavillet, 2005 : 31).

- 19 Cette logique de reproduction d'une idée élémentaire et du genre comme stratégie est finement analysée et illustrée par Lucie Bargel, Éric Fassin et Stéphane Latté (2007 : 59-77) dans la restitution d'une enquête sur la parité menée depuis 2001. Dans leur article, les auteurs se positionnent contre la « rhétorique de la déploration », autrement dit l'oppression des femmes. Ils opposent les usages du genre aux contraintes du sexe. Le rapport entre le sexe et le genre est pensé à partir de deux entrées que sont la voix (entrée biologique) et le niveau social (entrée sociologique). La voix, comme le niveau social, sont des principes de hiérarchisation dans l'univers politique. Ils sont des moyens de poser les rapports de pouvoir, de construire des identités stratégiques à travers l'usage de catégories. Selon ces auteurs, le genre dans le langage politique est une carte, un atout, une ressource. Le genre est tantôt exhibé (« les femmes font de la politique autrement »), tantôt réprimé (« les femmes sont des hommes politiques comme les autres »). L'habitus est tantôt contraignant, tantôt de l'ordre de la culture et susceptible d'usages et de détournements.
- 20 Nul doute que le genre, analysé dans un cadre universitaire – et pourquoi pas en SIC –, produirait le même type de résultats. Mais le travail reste à faire. On a fourni aux femmes – et aux hommes – les outils de leur liberté intellectuelle par rapport à leurs sexes respectifs il y a plus de 40 ans. Pourquoi les femmes chercheuses n'appliquent-elles pas à elles-mêmes ces concepts émancipateurs ? Quand produiront-elles, par exemple, des études sur les effets positifs de l'usage de leur genre (concept) dans la progression de leur carrière ? Sur leur recrutement ? Ou des usages productifs de la notion de genre – entendu comme objet (femme) – dans la progression de leur facteur h ?
- 21 Si le genre notion (objet, femme) rencontre un succès incontestable chez les chercheuses, le concept semble en revanche connaître quelques réticences ou peut-être méconnaissances. La réception très controversée des traductions des travaux d'Erving Goffman (Zaidman, 2002) ou de Judith Butler (Vidal, 2006) indique que les mouvements féministes – au moins autant que la conception républicaine de la recherche française et la tradition universaliste qu'elles dénoncent pour expliquer la « lenteur » du genre en France – résistent à la diffusion d'un concept complexe et bivalent, qui peut se retourner contre les représentations des carrières des femmes autant qu'il peut les servir.

Conclusion

- 22 Si le genre, tel qu'il est communément empoigné (la femme) n'apporte rien d'innovant aux SIC, théoriquement parlant, qu'est-ce que les SIC apportent au genre ? Les SIC ne seraient-elles pas aveugles au constructivisme, à la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, la phénoménologie, le structuralisme, l'interactionnisme symbolique, etc. ?

- 23 N'en déplaise aux promoteurs du genre dans les SIC, les analyses sur ces questions ne naissent pas en France dans les années 2000 et à la suite de la parution de la traduction de *Gender Trouble* de Judith Butler. Une découverte personnelle n'est pas une révolution épistémologique. Le genre, contrairement au sexe biologique, n'est pas une assignation. Il est un concept du constructivisme. Dans nos professions, en tout cas, il est un choix. Et s'il ne l'est pas, ne parlons plus de genre, alors, mais soyons honnêtes et parlons de sexe. Les travaux de l'ethnopsychanalyse apprennent que l'objectivation de notre position et de notre posture de recherche est constitutive d'une méthode de recherche réfléchie, intelligente et originale (Devereux, 1967). J'adhère totalement à cette démarche réflexive. Mais de là à en conclure que l'affirmation de son appartenance à une classe de sexe, la femme, est un gage d'intelligence et d'originalité dans la recherche, il y a un abîme. Dans la dernière livraison de *Questions de communication*, s'appuyant sur les théories *Queer*, Marie-Josée Bertini conclut son texte sur la position située du chercheur : « Les théories *Queer*, en allant bien au-delà des études de Genre, participent ainsi à renouveler profondément les rapports entre théories et pratiques ainsi que les formes de l'engagement politique, comme le montrent leur exigence de penser le savoir de manière politique, donc située, en se référant aux *standpoint theories* ou théories de la « connaissance située » (Harding, 1991 ; Hartsock, 1997), par opposition au mythe moderne de la connaissance objective et universalisante » (Bertini, 2009 : 169). Mais que nous disent les contributrices aux « Échanges » sur leur « connaissance située », sinon qu'elles sont femmes et chercheuses ? N'est-ce pas, là aussi, une posture universalisante qui n'élucide en rien leurs prédispositions et prénotions ?
- 24 Claude Zaidman (2002 : 21) éclaire les prémices d'une croyance féministe à l'objectivité par l'exposition d'une subjectivité (mais toute relative) : « D'autres sociologues américaines, bien que critiquant l'interactionnisme qui, selon elles, néglige les relations de pouvoir, utilisent l'apport de l'ethnométhodologie comme ouverture du champ de l'observation sociologique au domaine du quotidien et du corps. Cette rapide mise en perspective du contexte de publication de l'article de Goffman suscite une première réflexion sur la critique sociologique de la science positive, critique qui se développe à partir de la conceptualisation du genre. Pour les féministes, la connaissance scientifique et, plus particulièrement, la sociologie sont limitées à une perspective des dominants [...]. Elles doivent y opposer "le point de vue des femmes" ou encore "un point de vue féministe" ». Le point de vue féminin ou féministe n'annonce-t-il pas les prémisses de l'opinion de l'homme de la rue ?
- 25 Aussi, pour une conclusion possible sur la substitution de la domination homosexuelle masculine à la domination hétérosexuelle masculine – sur les femmes, toujours ! –, j'invite mes collègues à lire l'opinion de l'homme de la rue (qui en vaudrait une autre, selon certaines) dans le fameux *Le premier sexe*, d'Éric Zemmour (2009).

BIBLIOGRAPHIE

Andrieu B., 2008, « Entretien avec Marie-Hélène Bourcier », *Corps*, 4, pp. 5-11.

- Bargel L., Fassin E., Latté S., 2007, « Usages sociologiques et usages sociaux du genre. Le travail des interprétations », *Sociétés et représentations*, 24, pp. 59-77.
- Berger P. L., Luckmann T., 1966, *La Construction sociale de la réalité*, trad. de l'américain par Pierre Taminiaux, Paris, Éd. Méridiens Klincksieck, 1989 (première édition française 1986).
- Beauvoir de S., 1949, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
- Bertini M.-J., 2009, « Le Gender Turn, ardente obligation des sciences de l'information et de la communication françaises », *Questions de communication*, 15, pp. 155-173.
- Bilski E. D., Bauschinger S., 2000, *Berlin Metropolis: Jews and the new Culture, 1890-1918*, Berkeley, University of California Press.
- Bonnewitz P., 2002, *Premières leçons sur la sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, Presses universitaires de France.
- Boorstin D. J., 1961, *L'image*, trad. de l'anglais par M.-J. Milcent, Paris, Union générale d'éditions, 1971.
- Bourcier M.-H., 2001, *Queer zone. Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Balland.
- 2005, *Sexpolitique. Queer zones 2*, Paris, Éd. La Fabrique.
- Bourdieu P., 1980, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1987, *Choses dites*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1990, « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84, pp. 2-31.
- 1998, *La Domination masculine*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 2002, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éd. Raisons d'agir.
- Bourdieu P., Wacquant L., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Butler J., 1990, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- Coulomb-Gully M., 2009, « Les sciences de l'information et de la communication : une discipline Gender Blind ? », *Questions de communication*, 15, pp. 129-153.
- Damian-Gaillard B., Frisque C., Saitta E., « Le journalisme au prisme du genre : une problématique féconde », *Questions de communication*, 15, pp. 175-201.
- Dawkins R., 2003, *Le Gène égoïste*, trad. de l'anglais par L. Ovion, Paris, O. Jacob.
- Defert D., Ewald F., 2001, *Michel Foucault. Dits et Écrits*, Paris, Gallimard.
- Devereux G., 1967, *De l'anxiété à la méthode dans les sciences du comportement*, trad. de l'anglais par H. Sinaceur, Paris, Flammarion, 1980.
- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- 1976, *L'Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1991.
- 1977, « Le jeu de Michel Foucault » (entretien avec D. Colas, A. Grosrichard, G. Le Gaufrey, J. Livi, J. Miller, J.-A. Miller, C. Millot, G. Wajeman), *Ornicar ?*, *Bulletin périodique du champ freudien*, 10, pp. 62-93 ; in : D. Defert, F. Ewald, dirs, *Dits et Écrits. II*, 2001, pp. 299-302, Paris, Gallimard.
- Gavillet I., 2002, « Penser autrement l'historicité télévisuelle : les catégories dualistes à l'épreuve de l'homosexualité », pp. 259-264, in : Actes du XIII^e Congrès national des Sciences de l'information et de la communication, *Les recherches en information et communication et leurs perspectives. Histoire, objet, pouvoir, méthode*, Marseille.

- 2004a, « Constructions sociales, scientifiques et médiatiques d'un lieu commun : l'acceptation croissante de l'homosexualité à la télévision », *Médiation et information*, 20, pp. 84-92.
- 2004b, « Pour un usage modéré du constructivisme en sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, 6, pp. 135-158.
- 2005, « Peut-on parler d'espaces politiques au féminin ? », *Questions de communication*, 7, pp. 21-40.
- Godelier M., 2005, « Avant-propos », pp. 7-17, in : Vidal C., Benoit-Browaeys D., dirs, *Cerveau, Sexe & Pouvoir*, Paris, Belin.
- 1982, *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle Guinée*, Paris, Fayard.
- Goffman E., 1977, *L'arrangement des sexes*, trad. de l'anglais par H. Maury, Paris, Éd. La Dispute, 2002.
- Gravet C., 2009, « Les historiens des Lettres belges sont-ils aveugles au genre ? », *Questions de communication*, 15, pp. 203-220.
- Héritier F., 1996, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 2003.
- 2002, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, O. Jacob.
- Mead M., 1949, *L'un et l'autre sexe*, trad. de l'anglais par Cl. Ancelot et H. Étienne, Paris, Denoël/Gonthier, 1966.
- Latour B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, Éd. La Découverte.
- Mosse G. L., 1999, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, trad. de l'anglais par M. Hechter, Paris, Pocket.
- Thébaud Fr., 2009, « Propos d'une historienne des femmes et du genre », *Questions de communication*, 15, pp. 221-245.
- Thérenty M.-È., 2009, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, 15, pp. 247-260.
- Vidal J., 2006, « À propos du féminisme. Judith Butler en France : Trouble dans la réception », *Mouvements*, 47-48, pp. 229-239.
- Welzer-Lang D., 2000, *Les nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Zaidman C., 2002, « Ensemble et séparés », *L'Arrangement des sexes*, Éd. La Dispute, pp. 9-37.
- Zemmour É., 2009, *Le premier sexe*, Paris, Éd. J'ai lu.

NOTES

1. Pour des développements, voir notamment Gavillet (2002, 2004a).
2. L'épouse de G. Simmel, Gertrud, écrit notamment sur la religion et la sexualité : « Gertrud Simmel (1864-1938), born Kienel, studied painting and published several books on religion and issues of gender under the pseudonym Marie-Louise Enckendorf. Georg Simmel (1858-1918) was one of the founders of the modern disciplines of sociology and cultural studies » [Gertrud Simmel (1864-1938), née Kienel, a étudié la peinture et publié plusieurs ouvrages sur la religion et les questions de genre sous le pseudonyme de Marie Luise Enckendorf. Georg Simmel (1858-1918) est

l'un des fondateurs des disciplines actuelles de sociologie et d'études culturelles] (Bilski, Bauschiner, 2000 : 206). Une citation qui appelle des compléments de recherche sur le rôle des époux Simmel dans les études de genre et les études culturelles.

RÉSUMÉS

Si les sciences de l'information et de la communication (sic) ont manqué le *Turn*, peut-être ce dernier n'est-il pas celui auquel on pense dans la dernière livraison des « Échanges » de *Questions de communication*. Au tournant du genre, nous opposerons celui de la philosophie, de la phénoménologie, de l'anthropologie et de la sociologie. En effet, la première série des « Échanges » sur le genre invite à distinguer, en retour de ces contributions inaugurales, une approche fondée sur l'objet – en l'occurrence le genre et, plus trivialement ici, la femme – d'un courant théorique (le constructivisme) et, ce faisant, à pointer une des limites mêmes de ce courant ou en tout cas de ses (non)appropriations abusives : l'amalgame de la théorie, des études et de l'opinion. Pour finir de se demander si, par le biais du « genre », les sic ne réclameraient pas, tout simplement, l'usage des théories, concepts et méthodes promus et portés par la philosophie, l'anthropologie et la sociologie. Si le genre devait se fonder en discipline autonome, il conviendrait alors sans doute de renverser la direction de l'analyse et, plutôt que de se demander ce que le genre apporterait aux sic, se demander ce que les sic apporteraient au genre.

If information and communication sciences have missed the “Turn”, perhaps is this not the one of which we think in the last debates of *Questions of communication's* journal. To the turning point of gender, we will oppose those of philosophy, phenomenology, anthropology and sociology. In return of these inaugural contributions, the first series of exchanges about gender do invite us to distinguish an approach based on the object - in fact the gender and, more trivially here, the woman - from a theoretical approach (constructivism). By doing this, we point out some limits of this approach or, anyway, one of their abusive (non-) appropriations: to mix up theory, studies and opinion. To finish by wondering whether information and communication sciences, by using “gender”, would not simply claim the use of theories, concepts and methods supported by philosophy, anthropology and sociology. If gender should become an autonomous discipline, then it would be undoubtedly advisable to reverse the direction of our analysis and to ask what information and communication sciences would bring to gender, rather than the opposite.

INDEX

Keywords : theoretical filiation, constructivism, information and communication sciences, homosexualities, power, strategy, sex, sexuality, virility, femininity

Mots-clés : filiation théorique, constructivisme, sic, homosexualités, pouvoir, stratégie, sexe, sexualité, virilité, féminité

AUTEUR

ISABELLE GAVILLET

Centre de recherche sur les médiations

Université Paul Verlaine-Metz

gavillet@univ-metz.fr